

Berne : 14, 15, 16 et 17 août 1891

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 32

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Exposition horticole à Montreux,

les 23, 24, 25, 26 et 28 septembre 1891.

La belle exposition que nous prépare, à Montreux, la Société d'horticulture du canton de Vaud, prendra, en raison de son superbe emplacement et de son organisation tout particulièrement soignée, le caractère d'une véritable fête. Toute la place de la Rouvenaz, débarassée de ses vieux peupliers, y sera consacrée.

Dès l'entrée, ornée à droite et à gauche de magnifiques conifères, on trouve les bureaux de l'exposition adossés à un rocher dont le pied est baigné, à l'orient, par une grande vasque où se déversent les eaux murmurantes d'une cascade.

Au sommet du rocher s'élève un charmant kiosque d'où l'on domine tout l'ensemble de l'exposition. De ce point partent deux sentiers qui, par une pente douce et de jolis ponts, descendent jusqu'au niveau de la place.

Puis, après avoir admiré de nombreux massifs aux contours capricieux, où d'innombrables variétés de plantes étalent aux yeux l'harmonie des couleurs, on arrive à la grande pièce d'eau, ornée d'élégantes bordures de verdure et de fleurs, et qui marque le point central de l'exposition.

Les vingt-quatre jets qui jaillissent en cet endroit et se transformeront, le soir, de 8 à 11 heures, en gerbes colorées, seront évidemment un des principaux attraits de l'exposition. Ils nous rappelleront, dans des conditions plus modestes, il est vrai, le beau spectacle qu'offrait l'illumination du bassin central du Champ-de-Mars, en 1889.

Si, de là, nous continuons vers l'orient de la place, en suivant les méandres des sentiers tracés entre les massifs, nous nous arrêterons avec plaisir vers le remarquable pavillon destiné à l'excellent orchestre qui s'y fera entendre chaque jour, de 10 heures à midi, de 2 à 4 et de 8 à 11.

Et si nous poussons plus loin encore, nous visiterons le grand marché couvert, de 1800 mètres carrés, qui s'achève en ce moment. C'est là que seront installées l'exposition des plantes de serre chaude et celle des fleurs coupées.

Dans le voisinage, et toujours sous cette immense construction en fer, le grand restaurant tenu par MM. Rodieux et Constant Perret.

Une chose à signaler, et qui intéressera de nombreux amateurs, est la rangée, du côté du lac, d'une quarantaine de magnifiques lauriers-boule, sur tige.

Si l'on ajoute à l'attrait de l'exposition elle-même celui que lui donneront la magnifique contrée de Montreux et ses riants rivages, un éclairage électrique superbe et l'amabilité de la population, on ne peut douter de son succès et de l'affluence énorme qu'elle attirera chaque jour.

La valeur des prix ne s'élève pas à moins de 7000 francs, sans compter les dons d'honneur. Pour la première fois, la Société délivrera des médailles d'or.

Voici, à titre de renseignement, les divers prix d'entrée, pendant la durée de l'exposition :

Ouverture chaque jour de 8 h. du matin à 7 h. du soir.

Mercredi, 23 septembre, fr. 3. — Jeudi, 24, fr. 2. — Vendredi, 25, fr. 1,50. — Samedi, 26, fr. 1. — Dimanche, fr. 1. (Dès 2 heures, distribution des prix) — Lundi, 28, 50 centimes.

Concerts du soir, dès 8 heures. — Mercredi et jeudi, fr. 2. — Vendredi et samedi, fr. 1,50. — Dimanche, fr. 1. — Lundi, 50 centimes.

Des cartes de circulation personnelles et non transmissibles seront délivrées au bureau de l'exposition, savoir : Pour toute la durée de l'exposition, fr. 8. — Pour la journée du mercredi, fr. 4. — Pour la journée du jeudi, fr. 3. — Pour la journée du vendredi, fr. 2.

Berne.

14, 15, 16 et 17 août 1891.

La ville de Berne se prépare à fêter avec l'enthousiasme d'un peuple qui a le culte d'un passé glorieux, l'anniversaire sept fois séculaire de sa fondation.

Les trois journées principales seront celles du 15, du 16 et du 17 août, le samedi, le dimanche et le lundi.

Le 14, à 5 h. du soir, cérémonie religieuse et patriotique.

Le 15, à 6 h. du matin, chœurs chantés du haut de la tour de la cathédrale ; de 9 h. à midi, grande représentation populaire (*Festspiel*). L'après-midi sera

consacré principalement aux enfants des écoles.

Le 16, la journée débutera de même par des chœurs chantés du haut de l'antique *Münster* ; à 8 h., service religieux dans toutes les églises ; à 9 h., seconde représentation du *Festspiel* ; l'après-midi, fête du peuple (*Volksfest*), divertissements variés, jeux nationaux. Le soir, illumination de toute la ville, du cours de l'Aar, de la cathédrale, feux d'artifices.

Le lundi, 17, grand cortège historique, qui comptera environ 1,200 participants, dont 250 à cheval. Il comprendra 13 groupes retraçant les événements principaux de l'histoire de Berne pendant les sept siècles de son existence.

L'*Annuaire de la Suisse pittoresque* pour 1891, intéressante publication, à laquelle nous empruntons les détails qui précèdent, dit à ce sujet :

« Nous assisterons ainsi à la fondation de Berne, par Berthold V de Zæringen. Bientôt réduite à la seule enceinte de ses murs, celle qui devait devenir une puissance en Europe, vient se placer sous la protection de Pierre de Savoie, surnommé le Petit-Charlemagne. En 1353, Berne entre dans la Confédération dont elle devient le huitième canton, et à l'histoire de laquelle elle donne une impulsion nouvelle. Voici, en 1414, le roi Sigismond, roi de Bourgogne, qui rend visite à ses fidèles amis qu'il devait pousser peu après à envahir l'Argovie. Nous arrivons à l'époque des guerres de Bourgogne, et nous saluons Adrien de Bubenberget sa suite. Puis, comme dans un rêve, nous voici au XVI^e siècle, avec Nicolas Manuel ; au XVII^e, avec Jean-Louis d'Erlach ; au XVIII^e, avec les régiments bernois au service étranger. C'est tout un cours d'histoire en action. »

L'ouvrage que nous citons fait, au sujet du *Festspiel*, les remarques suivantes :

« Il est difficile de trouver une expression française correspondant exactement à ce mot de *Festspiel*. Aussi bien la chose ne se rencontre-t-elle guère en pays de langue française, à l'exception toutefois de la Fête des Vignerons de Vevey. Par certains côtés, le *Festspiel* rappelle la

tragédie grecque. Comme elle, c'est un spectacle éminemment national, presque religieux, entièrement composé par des auteurs du pays et joué par des acteurs improvisés, en plein air, dans une arène immense. Celle qui vient d'être construite sur le Kirchenfeld ne contiendra pas moins de 20,000 places, soit 10,000 assises et 10,000 debout. Il y aura 800 acteurs, dont 600 chanteurs et chanteuses.

Voici maintenant quelques détails historiques sur les origines de la ville de Berne.

La famille de Zœringen exerçait aux XI^e et XII^e siècles le rectorat en Helvétie. Les ducs de Zœringen relevaient immédiatement de l'empire d'Allemagne. Ils résidaient alors à Berthoud.

Berthold IV, exerçant le rectorat de la Bourgogne transjurane, dans laquelle l'Helvétie était comprise, fonda la ville de Fribourg, en 1162.

Berthold V, qui lui succéda, fonda celle de Berne en 1191.

D'après les traditions populaires, ce duc, qui possédait un château appelé *Niedeck*, fit le projet de construire, dans la contrée environnante, une nouvelle ville. Allant un jour à la chasse, il dit aux personnes qui l'accompagnaient, que cette ville porterait le nom de la première bête qu'ils rencontreraient. Ils prirent un ours, en allemand *Ber*, et c'est là qu'il faut chercher l'étymologie du nom donné à la ville de Berne, nom auquel on ne fit qu'ajouter un *n*, pour le rendre plus sonore. Berthold nomma sa ville **Bern**.

Loys de Bochat dit à ce propos, dans ses *Mémoires sur l'histoire ancienne de la Suisse* (1749): « Un monument, enchâssé dans la muraille du cimetière au-dessus de *Klosterlein*, a conservé la mémoire de ces circonstances, et à la place même où la bête fut prise. Ces mots y furent gravés: HIER DER BAERFANG. Ici fut pris l'ours.

Cette mémorable chasse est dépeinte dans deux tableaux qui se voient encore à l'Hôtel-de-Ville; et les armes de l'Etat en perpétueront à jamais le souvenir. »

Berne prit des accroissements successifs, qu'elle dut peut-être autant à sa politique qu'à sa valeur, et assura son indépendance à titre de ville impériale.

Berthold V mourut en 1218, et avec lui s'éteignit la maison de Zœringen qui avait régné pendant plus d'un siècle sur l'Helvétie. Dès lors la ville de Berne ne tarda pas à conquérir sa liberté. A la fin du siècle suivant, la bourgeoisie, qui devenait de plus en plus nombreuse, était déjà assez forte pour résister à la noblesse; et la jeune république se maintint à la hauteur des circonstances.

La victoire que Rodolphe d'Erlach

remporta à Laupen, le 21 juin 1339, sur l'armée de la noblesse, assura la complète indépendance de la ville. Les Waldstetten qu'une ancienne amitié unissait à Berne, lui avaient envoyé un secours de 900 hommes. L'ancien avoyer de Berne, Jean de Krambourg, fut chargé d'aller solliciter cet appui. Aussitôt le peuple des trois cantons s'assembla, et il lui fut répondu: « Seigneur de Krambourg, retournez auprès des vôtres et dites-leur que c'est dans le péril que se montre la véritable amitié; nous allons leur en donner des preuves. »

Laupen

Rien, nous dit un historien, ne ressemble plus aux mœurs romaines que l'obéissance filiale, le patriotisme brûlant, et l'ardeur guerrière de la jeunesse bernoise à cette époque. Elle s'exerçait journellement aux armes et ne respirait que les combats. L'arrivée d'un messager chargé d'annoncer au Sénat l'approche de l'ennemi, le tocsin qui se faisait entendre, la remplissait d'une joie martiale et lui faisait demander le combat. Des dangers sans cesse menaçants, l'orgueil que lui inspirait le titre de bourgeois, garantie puissante de liberté et de sûreté pour ceux qui le portaient, la sainteté des devoirs civiques respectés à l'égal de la religion, contribuaient à l'entretenir dans ces dispositions belliqueuses.

Dès l'âge de 15 ans, les jeunes hommes prêtaient serment de fidélité à la ville. Ils appelaient la *bourgeoisie* leur *honneur* et se montraient toujours prêts à lui sacrifier leur vie.

Les temps héroïques de Rome n'offrent pas de faits d'armes plus éclatants que la bataille de Laupen, où les Bernois avaient contre eux les forces réunies de l'empereur, des principaux dynastes de la Suisse, et de plusieurs villes, au nombre desquelles était Fribourg.

L'armée impériale se composait de 700 seigneurs, 1200 chevaliers, 3000 hommes de cavalerie et 15,000 fantassins. Tandis que celle des Bernois ne comptait que 5,200 hommes auxquels venaient se joindre 900 auxiliaires des Waldstetten, 600 du Hasli et du Simmenthal, 18 Soleurois et quelques volontaires de Morat.

L'armée impériale avait investi la petite ville de Laupen, située à trois lieues de Berne, sur la Sarine, où l'avoyer bernois de Bubenbergh s'était jeté avec 600 hommes. Les béliers en battaient déjà les murailles, et la prise de Laupen eût vraisemblablement entraîné celle de Berne.

Pour secourir cette petite ville et faire face à tant d'ennemis, un corps de 6,000 hommes sortit de Berne, commandé par Rodolphe d'Erlach. Cette petite armée se mit en marche au clair de la lune, dans la nuit du 20 au 21 juin. Les fem-

mes et les vieillards, restés seuls dans la ville avec les enfants, fermèrent les portes, et, se retirant dans l'église, se mirent en prières. Un prêtre portant l'hostie consacrée marchait en tête de l'armée et l'animait par ses discours. A midi, le 21 juin, elle se trouva en face de l'ennemi.

Les seigneurs alliés, pleins de confiance dans leurs forces, se moquaient de la petite armée, et demandaient impatiemment à combattre. Cependant, le comte de Nidau, dont le commandant des Bernois était le vassal, et auquel d'Erlach avait eu la loyauté de demander la permission de partager le sort de ses concitoyens, cherchait à réprimer la jactance de ses alliés: « Ces Bernois, leur dit-il, vous donneront bientôt assez à faire. »

D'Erlach déploya dans cette journée les talents et la présence d'esprit d'un habile général. Voyant la cavalerie ennemie manœuvrer pour l'envelopper, il détacha, pour la contenir, le faible corps de troupes auxiliaires envoyé par les Confédérés au secours de Berne.

Pour animer les Bernois, il les piqua d'honneur: « Où sont, dit-il, ces jeunes gens qui, chaque jour, à Berne, parés de fleurs et de panaches, sont les premiers à tous les bals? Qu'ils suivent maintenant d'Erlach et sa bannière! »

A ces mots, la troupe s'ébranla et chargea l'ennemi avec courage; mais une partie de l'arrière-garde ayant reculé, d'Erlach remédia promptement au mal qui pouvait en résulter en s'écriant: « Amis, la victoire est à nous, les lâches nous quittent! »

La mêlée qui suivit fut sanglante, mais promptement décisive. Le manque de subordination parmi tous ces chefs égaux en rang et en autorité, rendant toute manœuvre impossible ou infructueuse, le désordre se mit bientôt dans l'armée de l'empereur, et la déroute devint complète.

Il ne restait plus qu'à dégager les gens des Waldstetten et les Soleurois: d'Erlach vint à leur secours et mit en fuite la cavalerie qu'ils avaient tenue en échec. Les vainqueurs tombèrent à genoux pour rendre grâce à Dieu des armées et passèrent la nuit sur le champ de bataille, jonché de morts et de débris. On y comptait 80 casques couronnés et 27 bannières. Pendant le reste de la campagne, les Bernois maintinrent leur supériorité sur les barons coalisés, qui, dans leur terreur, s'écriaient: « Dieu est devenu bourgeois de Berne! »

Epuisés par les dépenses de la guerre, ils se virent contraints de vendre leurs droits seigneuriaux à leurs sujets; et, sur une moindre échelle, la croisade des chevaliers contre les bourgeoisies des villes eut le même résultat que la grande croisade contre les Sarrasins, l'affran-

chissement des serfs et l'accroissement du tiers-état.

Les femmes qui fument.

Nous empruntons les détails suivants à une chronique de l'*Estafette* de Paris, signée : Baronne Staffe.

Les femmes du monde fument à qui mieux mieux, et l'exemple leur vient de haut. Jugez-en plutôt : l'impératrice Elisabeth d'Autriche fume trente à quarante cigarettes turques ou russes chaque jour, et, depuis de nombreuses années, elle a l'habitude de tirer quelques bouffées d'un énorme cigare italien de grossière fabrique, après son dîner, tout en savourant sa tasse de café maure. Sur sa table à écrire, on voit toujours une boîte en argent, d'un beau travail de repoussé ; elle est remplie de cigarettes ; à côté, un porte-allumettes en jade et un large cendrier en or. S. M. Apostolique allume, presque machinalement, cigarette après cigarette, surtout lorsqu'elle se trouve au château de Godollo, dont elle affectionne la bibliothèque, avec ses beaux panneaux de chêne sculpté, ses tapisseries des Gobelins et ses trophées de chasse. Qui peut examiner à loisir la main frêle et blanche de l'impératrice, y découvre, au pouce et à l'index, la faible tache jaune qui dénonce la fumeuse de cigarettes.

La Czarine, elle aussi, s'est laissé séduire par les charmes de la nicotine. Mais elle ne fume jamais que dans son boudoir, copié sur une des plus jolies salles de l'Alhambra, et tout rempli de palmiers. Etendue sur un divan large et bas, elle envoie dans l'air parfumé de son retiro des spirales de fumée qu'elle suit rêveusement, ses beaux grands yeux sombres voyant au-delà des choses qui l'entourent. Ne blâmons pas trop chez elle l'abus du tabac ; il lui fait oublier, pendant quelques instants, les cruelles inquiétudes qui l'assiègent si souvent.

La reine Marguerite d'Italie n'a pas les mêmes excuses et elle fume beaucoup plus et pas seulement dans la solitude. Elle déclare au reste que le tabac est plus essentiel à son confort que toute autre chose. Et le roi Humbert n'a jamais su contrarier sa belle compagne.

La régente d'Espagne consomme des cigarettes égyptiennes en énorme quantité. C'est *Bubi* (ou S. M. Catholique Alphonse XIII) qui s'amuse à allumer les cigarettes de maman. La reine Nathalie de Serbie possède un magnifique attirail de fumeuse. La reine de Roumanie (ou Carmen Sylva) se contente de porter en châtelaine, à sa ceinture, une délicieuse boîte à cigarettes en or. La comtesse de Paris n'apprécie que le tabac de la Havane ; sa fille, la reine de Portugal, fait venir ses cigarettes de Dresde.

Je pourrais ajouter beaucoup de noms à cette liste : Noms royaux, noms aristocratiques... même en notre France, où la femme est si femme. J'aime mieux dire que ces illustres fumeuses ne sauraient me convertir à leur culte, qui noircit les dents, jaunit les doigts et rend nuls les doux parfums dont on aime à parfumer ses robes et ses dentelles. Il est vrai que cela me donne l'air d'une petite bourgeoise, mais il m'importe peu.

La cour d'Angleterre, côté féminin, ne fume pas. La reine ne le souffrirait pas. C'est

une majesté vieux jeu, dira-t-on. Soit, mais tout en trouvant ses *drawings-rooms* très arriérés, je comprends qu'elle n'aime qu'à moitié certains usages fin de siècle. Mais qui sait ? Le tabac admis pour le beau sexe comme pour le laid, c'est peut-être l'égalité qui commence.

Lè dou màidzo et lo moo.

Lè màidzo que sont fé po soigni lé malâdo, dussont savâi su lo bet dào dâi coumeint est fabrequâie la carcasse de 'na dzein ; kâ se lâi a oquiè à rabistoquâ per dedein, n'est pas quiestion dè cein âovri et dèmontâ coumeint on relodzo po savâi iò est lo mau ! Faut qu'on màidzo pouèssè cein devenâ. L'est po cein qu'on vâi prâo soveint tsi cliâo dzeins dâi tètès dè moo âo bin d'autrès brequès dè carcasse, po que sè pouèssont bin recordâ su cein coumeint on est fé.

Dou dzouveno màidzo, que n'étiot pas onco bin fournâi, aviot einviâ d'avâi on esqueletta ; mâ coumeint c'est 'na martchandi qu'on ne tràovè pas dein totès lè boutequès, sè sont met dein la boula d'ein allâ déguenautsi iena dein on cemetiro, seïn ein pipâ lo mot à nion que sâi.

On djeino valet dè veingt ans étâi z'u moo dein on veladzo à cauquiès z'hâorès dè ique iò restâvont cliâo màidzo, et coumeint lo gaillâ étâi on bio luron dè son viveint, se n'esqueletta lâo fe einviâ après sa moo. Ye partont don on dévai lo né, ein tsai, avoué onna petse et onna pâla po crosâ, dâi z'étenaillès et on cisé po âovri la bière. Lo cemetiro se trovâvè proutso d'on bou et prâo liein dào veladzo. L'atatsont lâo tsévau à 'na covagne, derrâi on bosson, et quand sè peinsont que tot lo mondo est réduit, ye vont détèrrâ lo dècèdâ. Cein a onco étâ prâo vito fé, et quand l'ont z'u rereimpliâ la foussa et tot remet ein état, l'ont apportâ lo moo su lo tsai ; l'ont recouvâi avoué on pou dè paille et sont partis sein avâi nion vu, kâ n'aviot pas fauta dè passâ dein lo veladzo.

Ma fâi tot l'ovradzo que l'aviot fé lè z'avâi on bocon assâiti, et tot cé comerce ne cheintâi pas tant bon ; assebin ein passeint su la route dévant ouna pinta iò lo carbatier n'étâi pas onco réduit, s'arrétont po bairè on verro, po sè reveni lo tieu, et décheindont dào tsai ein se deseint : « Lè moo ne sè sauvont pas. »

Tandi que l'eintront âo cabaret, lo vòlet âo carbatier qu'étâi chetâ dévant la grandze et qu'étâi on pou fouennet, s'approutsè dào tsai po savâi cein que y'avâi dedeu, et quand l'a cheintu on coo, lâi fâ : « Mossieu ne descend pas ? »

Quand vâi qu'on ne lâi repond pas, ye vouâitè dè pe près, et tràovè que l'est on moo. Lo gaillâ, qu'étâi on bon luron, sè peinsè que l'est onna farça que lè dou

z'autro vòlliont fèrè et sè dit : « Se la lâo fasé ! »

Ne fâ ni ion, ni dou ; l'impougnè lo moo, lo portè pe derrâi la mâison, revint se fourrà dein lo tsai, sè recouvè dè pailè, et restè quie sein remoâ.

Lè dou màidzo, quand l'ont fini lâo demi, remontont su lo tsai et traçont.

— Mâ on derâi que l'est tsaud, se fâ ion dâi dou gaillâ ein passeint sa man dein la paille po cheintrè se lo moo étâi adé quie.

— Câise-tè, fou, lâi repond l'autro.

On momeint après, ye recheintont onco on iadzo et diont : « M'einlèvâi se n'est pas verè ; l'est tsaud ! »

— Compto prâo, que su tsaud, repond lo gaillâ étâi dein la paille, crâidè-vo qu'on dzalâi ein einfai !

Quand l'ouïont cein, lè dou màidzo preignont poaire, chàotont bas dào tsai et dècampont coumeint se l'aviot z'u lo diablo à lâo trossès, ein laisseint su la route lo tsai, lo tsévau et lo moo.

Lo gaillâ qu'avâi reimpliâci lo moo, se peinsâ : que dào diablo vé-yo fèrè dè cé applia et dè mon moo, et coumeinqâ à vairè que l'allavè sè trovâ eimbètà et que porrâi bin ètrè retsertsi pè la justice. Adon po s'esquivâ dâi cousins, ye décheind dào tsai, laissè allâ lo tsévau tot solet, que retornâ tot drâi à l'hôtò, et rarevâ vai lo cabaret, l'allâ fèrè on crâo âo bas dào prâ po lâi catsi lo cadâvro ; et ein faseint cé tristo ovradzo, se tegnâi lo veintro dào tant que rizâi dé la fringâla dâi dou pourro màidzo que ne sè sont jamé bragâ dè clia pararda.

Suisse et Canton.

J'entends crier : Vive la Suisse !

J'entends crier : Viv' le Canton !

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Moi, je réponds : Vive la Suisse,

Vive la Suisse et le Canton !

Tonton, tontaine, tonton.

Mais faut-il aimer mieux la Suisse ?

Faut-il aimer mieux le Canton ?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

De tout mon cœur j'aime la Suisse,

Et de tout mon cœur le Canton.

Tonton, tontaine, tonton.

On est pourtant citoyen Suisse

Avant qu'on le soit du Canton !

Tonton, tonton, tontaine, tonton,

Non, je devins citoyen Suisse

Quand le Pays devint Canton.

Tonton, tontaine, tonton.

Comment faut-il servir la Suisse

Pour servir aussi le Canton ?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Donnez biens et vie à la Suisse,

Ne lui donnez pas le Canton.

Tonton, tontaine, tonton.

Eh ! que dirais-tu si la Suisse

Un jour absorbait les Cantons ?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Un roi bientôt prendra la Suisse,

Si la Suisse prend les Cantons.

Tonton, tontaine, tonton.